

« tirerai, et je le poursuivrai dans tout le pays de « Juda ¹. »

Que d'artifices, que de précautions, que de dissimulations, que d'accusations injustes ! Mais que d'ordres précis donnés, et avec combien d'attention et de vigilance ! Tout cela pour opprimer un sujet fidèle.

Voilà ce qui s'appelle des finesse pernicieuses. Mais nous allons voir en David une sagesse véritable.

Plus Saül tâchait, en le flattant, de faire qu'il s'oubliât lui-même, et s'emportât à des paroles orgueilleuses, plus sa modestie naturelle lui en inspirait de respectueuses. « Qui suis-je, et de « quelle importance est ma vie ; quelle est ma parenté en Israël, afin que je puisse espérer d'être « le gendre du roi ? » Et encore : « Vous semble-t-il que ce soit peu de chose, que d'être le « gendre du roi ? Pour moi, je suis un homme « pauvre, et ma fortune est basse ². »

Il ne se défendit jamais des malices de Saül par aucune voie violente. Il ne se rendait redoutable que par sa prudence, qui lui faisait tout prévoir. « Il agissait prudemment dans toutes ses voies, « et le Seigneur était avec lui. Saül vit qu'il était « prudent, et il le craignait ³. »

Il avait des adresses innocentes, pour échapper des mains d'un ennemi si artificieux et si puissant. Il se faisait descendre secrètement par une fenêtre, et les satellites de Saül ne trouvaient dans son lit, où ils le cherchaient, qu'une statue bien couverte, qui lui avait servi à dérober sa fuite à ses domestiques ⁴.

S'il se servait de sa prudence pour se précautionner contre la jalousie du roi, il s'en servait encore plus contre les ennemis de l'État. « Quand « les Philistins marchaient en campagne, David « les observait mieux que tous les autres capitaines de Saül ; et son nom se rendait célèbre ⁵. »

Comme il était bon ami et reconnaissant, il se fit des amis fidèles qui ne le trompèrent jamais. Samuel lui donna retraite dans la maison des prophètes ⁶. Achimélech le grand prêtre ayant été tué pour avoir servi David innocemment, il sauva son fils Abiathar : « Demeurez avec moi, lui dit-il, « j'aurai le même soin de votre vie que de la « mienne, et nous nous sauverons tous deux ensemble ⁷. » Abiathar, gagné par un traitement si honnête, ne manqua jamais à David.

¹ I. Reg. xxiii, 19, 20, 21, 22, 23

² Ibid. xviii, 18.

³ Ibid. 23.

⁴ Ibid. 14, 15.

⁵ Ibid. xix, 11, 12, etc.

⁶ Ibid. xviii, 30.

⁷ Ibid. xix, 18, 19, 20.

⁸ Ibid. xxii, 23.

Son habileté et sa vertu lui gagnèrent tellement Jonathas, fils de Saül, que, loin de vouloir entrer dans les desseins sanguinaires du roi son père, il n'oublia jamais rien pour sauver David ¹. En quoi il rendait service à Saül même, qu'il empêchait de tremper ses mains dans le sang innocent.

Quoiqu'il sût que Jonathas ne le trompait pas, comme il connaissait mieux Saül que lui, il ne se reposait pas tout à fait sur les assurances que lui donnait son ami. Jonathas lui dit ² : « Vous ne « mourrez point ; mon père ne fera ni grande ni « petite chose, qu'il ne me la découvre : m'aurait-il « caché ce seul dessein ? cela ne sera pas. Mais « David lui dit : Votre père sait que vous m'honorez de votre bienveillance ; et il dit en lui-même : Je ne me découvrirai point à Jonathas, « de peur de le contrister. Vive le Seigneur ! et « vive votre âme ! il n'y a qu'un petit espace entre moi et la mort. »

Afin donc de ne se point tromper dans les desseins de Saül, il donna des moyens à Jonathas pour les découvrir ; et ils convinrent entre eux d'un signal, que Jonathas donnerait à David dans le péril ³.

Comme il vit qu'il n'y avait rien à espérer de Saül, il pourvut à la sûreté de son père et de sa mère, qu'il mit entre les mains du roi de Moab : « jusqu'à ce que je sache, dit-il ⁴, ce que Dieu « aura ordonné de moi. » Voilà un homme qui pense à tout, et qui choisit bien ses protecteurs ; car le roi de Moab ne le trompa point. Par ce moyen, il n'eut plus à penser qu'à lui-même. Et il n'y a rien de plus industrieux ni de plus innocent que fut alors toute sa conduite.

Contraint de se réfugier dans les terres d'Achis, roi des Philistins, les satrapes vinrent dire au roi : « Voilà David, ce grand homme qui a « défait tant de Philistins ⁵. » David fit réflexion sur ces discours, et sut si bien faire l'insensé, qu'Achis, au lieu de le craindre et de l'arrêter, le fit chasser de sa présence, et lui donna moyen de se sauver.

Environné trois à quatre fois par toute l'armée de Saül, il trouve moyen de se dégager et d'avoir deux fois Saül entre ses mains ⁶.

Alors se vérifia ce que David a lui-même si souvent chanté dans ses Psaumes ⁷ : « Le méchant est tombé dans la fosse qu'il a creusée : « il a été pris dans les lacets qu'il a tendus. »

Quand ce fidèle sujet se vit maître de la vie de

¹ I. Reg. xix et xx.

² Ibid. xx, 2, 3.

³ Ibid. xx, 5, 6, 20, 21, 22.

⁴ Ibid. xxii, 3, 4.

⁵ Ibid. xxi, 11, 12, etc.

⁶ Ibid. xxiv, et xxvi.

⁷ Ps. vii, 16 ; ix, 16, etc.

ARTICLE III.

Des curiosités et connaissances dangereuses, et de la confiance qu'on doit mettre en Dieu.

PREMIÈRE PROPOSITION.

Le prince doit éviter les consultations curieuses et superstitieuses.

Telles sont les consultations des devins et des astrologues : chose que l'ambition et la faiblesse des grands leur fait si souvent rechercher.

« Qu'il ne se trouve personne parmi vous qui « consulte les devins, ni qui croie aux songes et « aux augures. Qu'il n'y ait ni enchanteur, ni devin, ni aucun qui se mêle d'évoquer les morts. « Le Seigneur a toutes ces choses en exécration. « Il a détruit, pour ces crimes, les peuples qu'il a « livrés entre vos mains. Soyez parfaits et sans « tache devant le Seigneur votre Dieu. Les nations que vous détruirez écoutent les devins et « ceux qui tirent des augures. Mais pour vous, vous « avez été instruits autrement par le Seigneur « votre Dieu. Il veut que vous ne sachiez la vérité « que par lui seul : et s'il ne veut pas vous la découvrir, il n'y a qu'à s'abandonner à sa providence ¹. »

Les astrologues sont compris dans ces malédictions de Dieu. Voici comme il parle aux Chaldéens, inventeurs de l'astrologie, en laquelle ils se glorifiaient ² : « Le glaive de Dieu sur les Chaldéens, dit le Seigneur, et sur les habitants de « Babylone ; sur leurs princes et sur leurs sages. « Le glaive de Dieu sur leurs devins, qui deviennent fous : le glaive sur leurs braves, qui trembleront : le glaive sur leurs chevaux, sur leurs chariots, et sur tout le peuple : ils seront tous « comme des femmes : le glaive sur leurs trésors, « qui seront pillés. »

Il n'y a rien de plus faible ni de plus timide, que ceux qui se fient aux pronostics : trompés dans leurs vains présages, ils perdent cœur, et demeurent sans défense.

Ainsi périt Babylone, la mère des astrologues, au milieu de ses réjouissances, et des triomphes que lui chantaient ses devins. Isaïe, prévoyant sa prise, lui parle en ces termes : « Viens, dit-il ³, « avec tes enchantements et tes malédictions, dans « lesquels tu t'es exercée dès ta jeunesse, pour voir « s'ils te serviront, ou te rendront plus puissante. « Te voilà à bout de tous tes conseils, que tu fondais sur des pronostics. Appelle tous tes devins, « qui observaient sans cesse le ciel, qui contemplaient les astres, qui comptaient les mois, et « faisaient des supputations si exactes pour t'an-

son roi, il n'en tira autre avantage que celui de lui faire connaître combien profondément il le respectait, et de confondre les calomnies de ses ennemis. « Il lui cria de loin : Mon seigneur et « mon roi, pourquoi écoutez-vous les paroles des « méchants qui vous disent : David attend contre votre vie ? Ne voyez-vous pas vous-même « que le Seigneur vous a mis entre mes mains ? « Et j'ai dit : A Dieu ne plaise, que j'étende ma « main sur l'oint du Seigneur ! Reconnaissez « donc, ô mon roi ! que je n'ai point de mauvais « dessein, et que je n'ai manqué en rien à ce « que je vous dois. C'est vous qui voulez me perdre. Que le Seigneur juge entre vous et moi, et « qu'il me fasse justice quand il lui plaira. Mais « à Dieu ne plaise que ma main attende sur votre « personne ! Contre qui vous acharnez-vous, roi « d'Israël ? contre qui vous acharnez-vous ? « contre un chien mort, contre un ver de terre ! « Que le Seigneur soit juge entre vous et moi, et « qu'il protège ma cause et me délivre de vos « mains. »

Par cette sage et irréprochable conduite, il contraignait son ennemi à reconnaître sa faute. « Vous « êtes plus juste que moi, lui dit Saül ². »

La colère de ce roi injuste ne s'apaisa pas pour cela. « David, toujours poursuivi, dit en lui-même ³ : Je tomberai un jour entre les mains de « Saül ; il vaut mieux que je me sauve en la terre « des Philistins, et que Saül, désespérant de me « trouver dans le royaume d'Israël, se tienne en « repos. »

Enfin, il fit son traité avec Achis, roi de Geth, et se ménagea tellement, que sans jamais rien faire contre son roi et contre son peuple, il s'entretint toujours dans les bonnes grâces d'Achis ⁴.

Vous voyez Saül et David tous deux avisés et habiles, mais d'une manière bien différente. D'un côté, une intention perverse ; de l'autre, une intention droite. D'un côté, Saül, un grand roi, qui, ne donnant nulles bornes à sa malice, emploie tout sans réserve pour perdre un bon serviteur dont il est jaloux ; de l'autre côté, David, un particulier abandonné et trahi, se fait une nécessité de ne se défendre que par les moyens licites, sans manquer à ce qu'il doit à son prince et à son pays. Et cependant la sagesse véritable, renfermée dans des bornes si étroites, est supérieure à la fausse, qui n'oublie rien pour se satisfaire.

¹ I. Reg. xxiv, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16.

² Ibid. 18.

³ Ibid. xxvii, 1.

⁴ Ibid. xxvii, et xxviii.

¹ Deut. xviii, 10, 11, 12, 13, 14.

² Jerem. l, 35, 36, 37.

³ Is. xlvii, 12, 13, 14.

« noncer l'avenir. Qu'ils te sauvent des mains de
« tes ennemis. Ils sont comme de la paille que le
« feu dévore; ils ne peuvent se sauver eux-mêmes
« de la flamme. »

« Ceux qui se vantent de prédire les événements
incertains, se font semblables à Dieu. Car écou-
tez comme il parle¹. « Qui est celui qui appelle,
« et qui compte au commencement toutes les races
« futures? Moi le Seigneur, qui suis le premier et
« le dernier; qui suis devant et après. »

« Amenez-moi vos dieux, ô Gentils! dit le Sei-
gneur, que je leur fasse leur procès. Parlez, si
« vous avez quelque chose à dire, dit le roi de
« Jacob; qu'ils viennent, et qu'ils vous annoncent
« l'avenir. Découvrez-nous les choses futures, et
« nous vous tiendrons pour des dieux². »

Et encore³: « Écoutez, maison d'Israël, voici
« ce que dit le Seigneur: Ne marchez point dans
« les voies des Gentils; ne craignez point les si-
gnes du ciel, que les Gentils craignent: la loi
« de ces peuples est vaine. »

Les Gentils ignorants adoraient les planètes et
les autres astres; leur attribuaient des empires,
des vertus, et des influences divines, par les-
quelles ils dominaient sur le monde, et en ré-
glaient les événements; leur assignaient des temps
et des lieux, où ils exerçaient leur domination.
L'astrologie judiciaire est un reste de cette doc-
trine, autant impie que fabuleuse. Ne craignez
donc ni les éclipses, ni les comètes, ni les planètes,
ni les constellations que les hommes ont com-
posées à leur fantaisie, ni ces conjonctions esti-
mées fatales, ni les lignes formées sur les mains
ou sur le visage, et les images nommées *Talis-
mans*, imprégnées des vertus célestes. Ne crai-
gnez ni les figures, ni les horoscopes, ni les pré-
sages qui en sont tirés. Toutes ces choses, où l'on
n'allègue pour toute raison que des paroles pom-
peuses, au fond sont des rêveries que les affron-
teurs vendent cher aux ignorants.

Ces sciences curieuses, qui servent de couver-
ture aux sortilèges et aux maléfices, sont condam-
nées dans tous les États, et néanmoins souvent
recherchées par les princes qui les défendent.
Malheur à eux, malheur encore une fois! Ils veu-
lent savoir l'avenir, c'est-à-dire, pénétrer le se-
cret de Dieu. Ils tomberont dans la malédiction
de Saül. Ce roi avait défendu les devins, et il les
consulte. Une femme devineresse lui dit, sans le
connaître⁴: « Vous savez que Saül a exterminé
« les devins, et vous venez me tenter pour me
« perdre? Vive le Seigneur! répondit Saül, il ne
« vous arrivera aucun mal. La femme lui dit: Qui

¹ *Ibid.* xli, 4.

² *Is.* xli, 21, 22, 23.

³ *Jerem.* x, 1, 2, 3.

⁴ *I. Reg.* xxviii, 9, 10, etc.

« voulez-vous que je vous évoque? Évoquez-moi
« Samuel, répondit Saül. La femme ayant vu Sa-
« muel, s'écria de toute sa force: Pourquoi m'a-
« vez-vous trompée? vous êtes Saül. Saül lui dit:
« Ne craignez rien, qu'avez-vous vu? Je vois quel-
« que chose de divin qui s'élève de terre. Saül
« répliqua: Quelle est sa figure? Un vieillard s'é-
« lève, dit-elle, revêtu d'un manteau. Il comprit
« que c'était Samuel, et se prosterna la face con-
« tre terre. Alors Samuel dit à Saül: Pourquoi trou-
« blez-vous mon repos en m'évoquant? et que
« vous sert de m'interroger, après que le Seigneur
« s'est retiré de vous, pour aller à celui que vous
« enviez? Le Seigneur fera suivant que je vous
« l'ai dit de sa part: il vous ôtera votre royaume
« et le donnera à David; parce que vous n'avez
« pas obéi à la parole du Seigneur, et n'avez pas
« satisfait sa juste colère contre Amalec. C'est la
« cause de tous les maux qui vous arrivent aujour-
« d'hui. Et le Seigneur livrera avec vous le peu-
« ple d'Israël aux Philistins: demain vous et vos
« enfants serez avec moi. » C'est-à-dire, vous se-
rez parmi les morts.

A cette terrible sentence, Saül tomba de
frayeur, et il était hors de lui-même¹. Et le len-
demain la prédiction fut accomplie².

Il n'était pas au pouvoir d'une enchanteresse
d'évoquer une âme sainte; ni au pouvoir du dé-
mon, qui a paru, selon quelques-uns, sous la for-
me de Samuel, de dire si précisément l'avenir.
Dieu conduisait cet événement, et voulait nous
apprendre que, quand il lui plaît, il permet qu'on
trouve la vérité par des moyens illicites, pour la
juste punition de ceux qui s'en servent.

Ne vous étonnez donc pas de voir arriver quel-
quefois ce qu'ont prédit les astrologues. Car, sans
recourir au hasard, parce que ce qui est hasard à
l'égard des hommes est dessein à l'égard de Dieu;
songez que, par un terrible jugement, Dieu même
livre à la séduction ceux qui la cherchent. Il aban-
donne le monde, c'est-à-dire, ceux qui aiment
le monde, à des esprits séducteurs dont les hom-
mes ambitieux et vainement curieux sont le jouet.
Ces esprits trompeurs et malins amusent et dé-
çoivent par mille illusions les âmes curieuses,
et par là crédules. Un de leurs secrets est l'astro-
logie, et les autres genres de divinations, qui réus-
sissent quelquefois, selon que Dieu trouve juste
de livrer ou à l'erreur, ou à de justes supplices,
une folle curiosité.

C'est ainsi que Saül trouva dans sa curiosité la
sentence de sa mort. C'est ainsi que Dieu doubla
son supplice, le punissant non-seulement par le
mal même qui lui arriva, mais encore par la pré-

¹ *Reg.* xxviii, 20, 21.

² *Ibid.* xxxi.

voyance. Si c'est un genre de punition, de livrer
les hommes curieux à des terreurs furieuses,
c'en est un autre de les livrer à de flatteuses espé-
rances. Enfin leur crédulité, qui fait qu'ils se fient
à d'autres qu'à Dieu, mérite d'être punie de plu-
sieurs manières; c'est-à-dire, non-seulement par
le mensonge, mais encore par la vérité; afin que
leur téméraire curiosité leur tourne à mal en tou-
tes façons.

C'est ce qu'enseigne saint Augustin, fondé sur
les Écritures, dans le deuxième livre de la *Doc-
trine chrétienne*, ch. xx et suivants.

Gardez-vous bien, ô rois, ô grands de la terre,
d'approcher de vous ces trompeurs et ces igno-
rants, que l'on appelle devins; « qui vous font
« des raisonnements, et vous donnent des déci-
« sions de ce qu'ils ignorent, » dit le plus sage
des rois¹.

Ne cherchez point parmi eux des interprètes
de vos songes, comme s'ils étaient mystérieux.
« Celui qui s'y fie est un insensé: une vaine es-
« pérance, et le mensonge, est son partage. Celui
« qui s'arrête à ces trompeuses visions, ressemble
« à l'homme qui embrasse une ombre, et qui court
« après le vent. Un homme croit voir un autre
« homme devant lui dans son sommeil, et prend
« pour vérité une creuse et vaine ressemblance. »
(Ce ne sont que vapeurs impures, qui s'élèvent
dans le cerveau, d'une nourriture mal digérée.)
« Espérez-vous épurer vos pensées par ce mélange
« confus d'imagination, ou que le mensonge
« vous instruisse de la vérité? La divination est
« une erreur, les augures une tromperie, et les
« songes un mensonge et une illusion. Il n'appar-
« tient qu'au Très-Haut d'envoyer de véritables
« visions: et tout le reste ressemble aux fantai-
« sies qu'une femme enceinte se met dans l'esprit.
« N'y mettez point votre cœur, si vous ne voulez
« être le jouet d'une honteuse faiblesse, d'une
« folle crédulité, et d'une espérance trompeuse². »

II^e PROPOSITION.

On ne doit pas présumer des conseils humains,
ni de leur sagesse.

« L'homme sait à peine les choses passées, qui
« lui découvriront les choses futures³? »

Ainsi, « qui se fie en son cœur, est fou⁴. » Et
encore: « Ne vous élevez pas dans votre cœur
« comme un taureau furieux, de peur que cette
« pensée ne vous dévore. Vos feuilles seront man-
« gées, vos fruits tomberont; vous demeurerez
« un bois sec: votre gloire et votre force s'éva-
« nouiront⁵. »

¹ *Prov.* xxiii, 6.

² *Ecl.* xxxiv, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

³ *Ibid.* x, 14.

⁴ *Prov.* xxviii, 26.

⁵ *Ecl.* vi, 2, 3, second. lxx.

BOSSUET. — T. I.

Les Égyptiens se piquaient d'une sagesse ex-
traordinaire dans leurs conseils. Voici comme
Dieu leur parle¹: « Les princes de Tanis, sages
« conseillers de Pharaon, lui ont donné des con-
« seils extravagants. Comment dites-vous à Pha-
« raon: Je suis le fils des sages, le fils de ces an-
« ciens rois renommés par leur prudence! Où
« sont maintenant vos sages? Qu'ils vous disent
« ce que le Dieu des armées a ordonné de l'É-
« gypte. Les princes de Tanis ont perdu l'esprit:
« les princes de Memphis se sont trompés, et ils
« ont trompé l'Égypte, eux en qui elle se fiait
« comme en ses remparts. Le Seigneur a répandu
« au milieu d'eux l'esprit de vertige: la tête leur
« a tourné: et ils font errer l'Égypte, comme un
« ivrogne qui chancelle et tournoie en vomis-
« sant. L'Égypte ne fera plus rien: elle ne fera
« ni grandes ni petites choses. On la verra éton-
« née, et tremblante comme une femme. Tous ceux
« qui la verront, trembleront à la vue des desseins
« que Dieu a sur elle. »

Quand on voit ses ennemis prendre de faibles
conseils, il ne faut pas pour cela s'enorgueillir;
mais songer que c'est le Seigneur qui leur envoie
cet esprit d'égarement pour les punir, et craindre
un semblable jugement.

S'il se retire, dit le saint prophète², « la sa-
« gesse des sages périt, et l'intelligence des pru-
« dents est obscurcie. »

« C'est lui qui réduit à rien les conseils pro-
« fonds, et qui rend inutiles les grands de la
« terre³. »

Tremblez donc devant lui, et gardez-vous de
présumer de la sagesse humaine.

III^e PROPOSITION.

Il faut consulter Dieu par la prière, et mettre en lui sa
confiance, en faisant ce qu'on peut de son côté.

Nous avons vu que c'est Dieu qui donne la sa-
gesse. Nous venons de voir que c'est Dieu qui l'ôte
aux superbes. Il faut donc la lui demander hum-
blement.

C'est ce que nous enseigne l'Ecclesiastique,
lorsqu'après nous avoir prescrit, dans le chapitre
xxxvii, tant de fois cité, tout ce que peut faire
la prudence, il conclut ainsi⁴: « Mais, par-des-
« sus tout, priez le Seigneur, afin qu'il dirige vos
« pas à la vérité. » Lui seul la connaît à fond; c'est
à lui seul qu'il en faut demander l'intelligence.

Mais qui demande de Dieu la sagesse, doit
faire de son côté tout ce qu'il peut. C'est à cette
condition qu'il permet de prendre confiance à sa
puissance et à sa bonté. Autrement, c'est tenter

¹ *Is.* xix, 11, 12, etc.

² *Id.* xxix, 14.

³ *Id.* xl, 23.

⁴ *Ecl.* xxxvii, 19.

Dieu, et s'imaginer vainement qu'il enverra ses anges pour nous soutenir, quand nous nous serons précipités nous-mêmes; ainsi que Satan osait le conseiller à Jésus-Christ¹.

ARTICLE IV.

Conséquences de la doctrine précédente : de la majesté, et de ses accompagnements.

PREMIÈRE PROPOSITION.

Ce que c'est que la majesté.

Je n'appelle pas majesté cette pompe qui environne les rois, ou cet éclat extérieur qui éblouit le vulgaire. C'est le rejaillissement de la majesté, et non pas la majesté elle-même.

La majesté est l'image de la grandeur de Dieu dans le prince.

Dieu est infini, Dieu est tout. Le prince, en tant que prince, n'est pas regardé comme un homme particulier : c'est un personnage public, tout l'État est en lui; la volonté de tout le peuple est renfermée dans la sienne. Comme en Dieu est réunie toute perfection et toute vertu, ainsi toute la puissance des particuliers est réunie en la personne du prince. Quelle grandeur qu'un seul homme en contienne tant!

La puissance de Dieu se fait sentir en un instant de l'extrémité du monde à l'autre : la puissance royale agit en même temps dans tout le royaume. Elle tient tout le royaume en état, comme Dieu y tient tout le monde.

Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant : que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion.

Considérez le prince dans son cabinet. De là partent les ordres qui font aller de concert les magistrats et les capitaines, les citoyens et les soldats, les provinces et les armées par mer et par terre. C'est l'image de Dieu qui, assis dans son trône au plus haut des cieux, fait aller toute la nature.

« Quel mouvement se fait, dit saint Augustin², au seul commandement de l'empereur ! il ne fait que remuer les lèvres, il n'y a point de plus léger mouvement, et tout l'empire se remue. C'est, dit-il, l'image de Dieu, qui fait tout par sa parole. Il a dit, et les choses ont été faites; il a commandé, et elles ont été créées. »

On admire ses œuvres; la nature est une matière de discours aux curieux. « Dieu leur donne le monde à méditer; mais ils ne découvriront jamais le secret de son ouvrage depuis le com-

¹ *Matth.* IV, 6, 7.

² *Aug.* in *Ps.* CXLVIII, n° 2, t. IV, col. 1673.

« mencement jusqu'à la fin¹. » On en voit quelque parcelle; mais le fond est impénétrable. Ainsi est le secret du prince.

Les desseins du prince ne sont bien connus que par l'exécution. Ainsi se manifestent les conseils de Dieu : jusque-là, personne n'y entre que ceux que Dieu y admet.

Si la puissance de Dieu s'étend partout, la magnificence l'accompagne. Il n'y a endroit de l'univers où il ne paraisse des marques éclatantes de sa bonté. Voyez l'ordre, voyez la justice, voyez la tranquillité dans tout le royaume : c'est l'effet naturel de l'autorité du prince.

Il n'y a rien de plus majestueux que la bonté répandue : et il n'y a point de plus grand avilissement de la majesté, que la misère du peuple causée par le prince.

Les méchants ont beau se cacher, la lumière de Dieu les suit partout; son bras va les atteindre jusqu'au haut des cieux, et jusqu'au fond des abîmes. « Où irai-je devant votre esprit, et où fuirai-je devant votre face? Si je monte au ciel, vous y êtes; si je me jette au fond des enfers, je vous y trouve; si je me lève le matin, et que j'aie me retirer sur les mers les plus éloignées, c'est votre main qui me mène là, et votre main droite me tient. Et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me couvriront : mais la nuit a été un jour autour de moi. Devant vous les ténèbres ne sont pas ténèbres, la nuit est éclairée comme le jour : l'obscurité et la lumière ne sont qu'une même chose². » Les méchants trouvent Dieu partout, en haut et en bas, nuit et jour; quelque matin qu'ils se lèvent, il les prévient; quelque loin qu'ils s'écartent, sa main est sur eux.

Ainsi Dieu donne au prince de découvrir les trames les plus secrètes. Il a des yeux et des mains partout. Nous avons vu que les oiseaux du ciel lui rapportent ce qui se passe. Il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine. A-t-il pénétré l'intrigue, ses longs bras vont prendre ses ennemis aux extrémités du monde : ils vont les déterrer au fond des abîmes. Il n'y a point d'asile assuré contre une telle puissance.

Enfin, ramassez ensemble les choses si grandes et si augustes que nous avons dites sur l'autorité royale. Voyez un peuple immense réuni en une seule personne : voyez cette puissance sacrée, paternelle et absolue : voyez la raison secrète qui gouverne tout le corps de l'État, renfermée dans une seule tête : vous voyez l'image

¹ *Eccl.* III, 11.

² *Ps.* CXXXVIII, 7, 8, 9, etc.

de Dieu dans les rois, et vous avez l'idée de la majesté royale.

Dieu est la sainteté même, la bonté même, la puissance même, la raison même. En ces choses est la majesté de Dieu. En l'image de ces choses est la majesté du prince.

Elle est si grande, cette majesté, qu'elle ne peut être dans le prince comme dans sa source; elle est empruntée de Dieu, qui la lui donne pour le bien des peuples, à qui il est bon d'être contents par une force supérieure.

Je ne sais quoi de divin s'attache au prince, et inspire la crainte aux peuples. Que le roi ne s'oublie pas pour cela lui-même. « Je l'ai dit, c'est Dieu qui parle; je l'ai dit : Vous êtes des dieux; et vous êtes tous enfants du Très-Haut; mais vous mourrez comme des hommes, et vous tomberez comme les grands¹. » Je l'ai dit. Vous êtes des dieux; c'est-à-dire : Vous avez dans votre autorité, vous portez sur votre front un caractère divin. Vous êtes les enfants du Très-Haut : c'est lui qui a établi votre puissance pour le bien du genre humain. Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de boue et de poussière, vous mourrez comme des hommes, vous tomberez comme les grands. La grandeur sépare les hommes pour un peu de temps; une chute commune à la fin les égale tous.

O rois, exercez donc hardiment votre puissance; car elle est divine et salutaire au genre humain; mais exercez-la avec humilité. Elle vous est appliquée par le dehors. Au fond, elle vous laisse faibles; elle vous laisse mortels; elle vous laisse pécheurs, et vous charge devant Dieu d'un plus grand compte.

II^e PROPOSITION.

La magnanimité, la magnificence, et toutes les grandes vertus conviennent à la majesté.

À la grandeur conviennent les choses grandes : à la grandeur la plus éminente, les choses les plus grandes, c'est-à-dire, les grandes vertus.

Le prince doit penser de grandes choses. « Le prince pensera des choses dignes d'un prince². »

Les pensées vulgaires déshonorent la majesté. « Saül est élu roi; en même temps Dieu, qui l'a élu, lui change le cœur, et il devint un autre homme³. »

Taisez-vous, pensées vulgaires, cédez aux pensées royales.

Les pensées royales sont celles qui regardent le bien général; les grands hommes ne sont pas nés pour eux-mêmes : les grandes puissances,

¹ *Ps.* LXXXI, 6, 7.

² *Is.* XXXII, 8.

³ *I. Reg.* X, 6, 9.

que tout le monde regarde, sont faites pour le bien de tout le monde.

Le prince est par sa charge, entre tous les hommes, le plus au-dessus des petits intérêts, le plus intéressé au bien public : son vrai intérêt est celui de l'État. Il ne peut donc prendre des desseins trop nobles, ni trop au-dessus des petites vues et des pensées particulières.

Ce Saül, changé en un autre homme, dans le temps qu'il fut fidèle à la grâce de son ministère était au-dessus de tout.

Au-dessus de la royauté, dont il appréhende le fardeau, et dont il méprise le faste⁴. Nous l'avons déjà vu.

Au-dessus des sentiments de vengeance. A un jour de victoire, où tout le peuple lui veut immoler ses ennemis, il offre à Dieu un sacrifice de clémence⁵.

Au-dessus de lui-même, et de tous les sentiments que le sang inspire. Prêt à dévouer pour le peuple sa propre personne et celle de Jonathas son fils bien-aimé⁶.

Que dirons-nous de David, à qui on donne cette belle et juste louange⁷ : « Le roi, mon seigneur, ressemble à un ange de Dieu : il n'est ému ni du bien ni du mal qu'on dit de lui. » Il va toujours au bien public, soit que les hommes ingrats blâment sa conduite, soit qu'elle trouve les louanges dont elle est digne.

Voilà la véritable magnanimité que les louanges n'enflent point, que le blâme n'abat point, que la seule vérité touche.

On abandonne avec joie toute sa fortune à la conduite d'un tel prince : « Vous êtes comme un ange de Dieu; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, » lui dit Miphiboseth⁸, petit-fils de Saül, trahi par Siba, son serviteur.

En effet, David n'était plein que de grandes choses, de Dieu et du bien public.

Nous avons vu que, malgré les rébellions et l'ingratitude de son peuple, il se dévoue pour lui à la vengeance divine, comme étant le seul coupable : « Frappez, Seigneur, frappez ce coupable, et épargnez le peuple innocent⁹. »

Combien sincèrement avoue-t-il sa faute, chose si rare à un roi ! Avec quel zèle la répare-t-il ! « J'ai péché, dit-il¹⁰, d'avoir fait le dénombrement du peuple. O Seigneur ! pardonnez-moi; car j'ai agi trop follement. »

Nous lui avons vu mépriser sa vie en cent com-

¹ *I. Reg.* X, XI.

² *Ibid.* XI, 12, 13.

³ *Ibid.* XIV, 41.

⁴ *Ibid.* XIV, 17.

⁵ *Ibid.* XIX, 27.

⁶ *Ibid.* XXIV, 17.

⁷ *II. Reg.* XXIV, 17.

bats : et après, nous l'avons vu se mettre au-dessus de la gloire de combattre, en se conservant pour son État.

Mais combien est-il au-dessus du ressentiment et des injures ! Nous avons admiré sa joie, quand Abigaïl l'empêcha de se venger de sa propre main. Nous l'avons vu épargner, et défendre contre les siens, Saül son persécuteur, quoiqu'il sût qu'en se vengeant il s'assurait la couronne, dont la succession lui appartenait. Quelle hauteur de courage, de se mettre si aisément au-dessus de la douceur de régner, et de celle de la vengeance !

Quand Saül et Jonathas furent tués, David les pleure tous deux ; David chante leur louange. Ce n'est pas seulement Jonathas, son intime ami, dont il déplore la perte : il pleure son persécuteur. « Saül et Jonathas, tous deux aimables et couverts de gloire, toujours unis dans leur vie, n'ont pas été séparés à la mort. Filles d'Israël, pleurez Saül qui vous habillait de pourpre, par qui vous aviez des parures d'or ; » et le reste¹.

Il ne tait point les vertus d'un prédécesseur injuste, qui a fait tout ce qu'il a pu pour le perdre : il les célèbre, il les immortalise par une poésie incomparable.

Il ne pleure pas seulement Saül ; il le venge, et punit de mort celui qui s'était vanté de l'avoir tué. « Je l'ai percé de mon épée, disait ce traître², après lui avoir ôté le diadème de dessus la tête, et le bracelet qu'il avait au bras ; pour vous apporter ces marques royales, à vous, mon seigneur. »

Ces riches présents ne sauvèrent pas ce parricide. « Pourquoi n'as-tu pas craint de mettre la main sur l'oint du Seigneur ? »

Que ce soit, si vous voulez, l'intérêt de la royauté qui lui ait fait venger son prédécesseur : toujours est-ce un sentiment au-dessus des pensées vulgaires, que David banni, loin de témoigner de la joie d'une mort qui le délivrait d'un si puissant ennemi et lui mettait le diadème sur la tête, la venge sur l'heure, et assure le repos public avec la vie des rois.

Il avait encore un redoutable ennemi ; c'était un fils de Saül qui partageait le royaume : il semblait que la politique le pouvait porter à ménager davantage celui qui le défait de Saül ; mais ce grand courage ne veut point être délivré de ses ennemis par des attentats et par des crimes.

En effet, quelque temps après, des méchants lui apportèrent la tête de ce second ennemi.

¹ II. Reg. I, 17, 23, 24, etc.

² Ibid. 10.

³ Ibid. 14.

« Voilà, lui dirent-ils¹, la tête d'Isboeth, fils de Saül, qui en voulait à votre vie ; mais le Seigneur vous en a vengé. David dit : Vive le Seigneur qui m'a délivré de tout péril ! j'ai fait mourir celui qui croyait m'apporter une nouvelle agréable en m'annonçant la mort de Saül ; il trouva la mort lui-même au lieu de la récompense qu'il espérait : combien plus vous dois-je ôter de la terre, vous qui avez tué dans son lit un homme innocent ! »

Il les fit mourir aussitôt, et fit attacher en lieu public leurs mains sanguinaires et leurs pieds qui avaient couru au meurtre ; afin que tout Israël connût qu'il ne voulait point de tels services.

Et ce qui montre qu'il agit en tout par les motifs les plus nobles, c'est le soin qu'il prend des restes de la maison de Saül² : « Reste-t-il encore quelqu'un de la maison de Saül, afin que je lui fasse du bien pour l'amour de Jonathas ? » Il trouva Miphiboseth, fils de Jonathas, à qui il donna sa table, après lui avoir rendu toutes les terres de sa maison.

Au lieu que les rois d'une nouvelle famille ne songent qu'à affaiblir et à détruire les restes des maisons qui ont été sur le trône devant eux, David soutient et relève la maison de Saül et de Jonathas.

En un mot, toutes les actions et toutes les paroles de David respirent je ne sais quoi de si grand, et par conséquent de si royal, qu'il ne faut que lire sa vie et écouter ses discours pour prendre l'idée de la magnanimité.

A la magnanimité répond la magnificence, qui joint les grandes dépenses aux grands desseins.

David nous en est encore un beau modèle. Ses victoires étaient marquées par les dons magnifiques qu'il faisait au sanctuaire, qu'il enrichissait des dépouilles des royaumes subjugués³.

La belle chose de voir ce grand homme, après avoir achevé glorieusement tant de guerres, passer sa vieillesse à faire les préparatifs et les desseins de ce magnifique temple, que son fils bâtit après sa mort !

« Il assembla à grands frais tout ce qu'il y avait de plus excellents ouvriers ; il amassa des poids immenses de fer et d'airain : les cèdres qu'il fit venir n'avaient point de prix : il consacra à ce grand ouvrage cent mille talents d'or, et dix millions de talents d'argent ; le reste était innombrable. Salomon mon fils est jeune, et la maison, disait-il, que je veux bâtir doit être re-

¹ II. Reg. IV, 8, 9, 10, 11, 12.

² Ibid. IX, 1, 7, 8, 9.

³ Ibid. VIII, 11. I. Par. XVIII, 11.

« mée par tout l'univers ; ainsi je lui en veux préparer toute la dépense¹. »

Après de si magnifiques préparatifs, il croyait n'avoir rien fait. « J'ai offert, dit-il², à Dieu toutes ces choses dans ma pauvreté. » Il trouve pauvre tout ce qu'il a préparé, parce que cette dépense royale n'égalait pas ses desirs ni ses idées, tant il les avait grandes.

On parlera plus commodément, en un autre endroit, des magnificences de Salomon, et des autres grands rois de Juda. Et pour définir en quoi consiste la magnificence, on verra qu'elle paraît dans les grands travaux consacrés à l'utilité publique, dans les ouvrages qui attirent de la gloire à la nation, qui impriment du respect aux sujets et aux étrangers, et rendent immortels les noms des princes.

LIVRE SIXIÈME.

LES DEVOIRS DES SUJETS ENVERS LE PRINCE, ÉTABLIS PAR LA DOCTRINE PRÉCÉDENTE.

ARTICLE PREMIER.

Du service qu'on doit au prince.

PREMIÈRE PROPOSITION.

On doit au prince les mêmes services qu'à sa patrie.

Personne n'en peut douter, après que nous avons vu que tout l'État est en la personne du prince. En lui est la puissance, en lui est la volonté de tout le peuple ; à lui seul appartient de faire tout conspirer au bien public. Il faut faire concourir ensemble le service qu'on doit au prince et celui qu'on doit à l'État, comme choses inséparables.

II^e PROPOSITION.

Il faut servir l'État, comme le prince l'entend.

Car nous avons vu qu'en lui réside la raison qui conduit l'État.

Ceux qui pensent servir l'État autrement qu'en servant le prince, et en lui obéissant, s'attribuent une partie de l'autorité royale ; ils troublent la paix publique, et le concours de tous les membres avec le chef.

Tels étaient les enfants de Sarvia, qui, par un faux zèle, voulaient perdre ceux à qui David avait pardonné. « Qu'y a-t-il entre vous et moi, enfants de Sarvia ? vous m'êtes aujourd'hui un satan³. »

¹ I. Par. XXII, 1, 2, 3, 4, 5, 14.

² Ibid. XXII, 14.

³ II. Reg. XIX, 22.

Le prince voit de plus loin et de plus haut, on doit croire qu'il voit mieux ; et il faut obéir sans murmure, puisque le murmure est une disposition à la sédition.

Le prince sait tout le secret et toute la suite des affaires : manquer d'un moment à ses ordres, c'est mettre tout en hasard. « David dit à Amasa : Assemblez l'armée dans trois jours, et rendez-vous près de moi en même temps. Amasa alla donc assembler l'armée, et demeura plus que le roi n'avait ordonné. Et David dit à Abisaï : Séba nous fera plus de mal qu'Absalon ; allez vite, avec les gens qui sont près de ma per-sonne, et poursuivez-le sans relâche¹. »

Amasa n'avait pas compris que l'obéissance consiste dans la ponctualité.

III^e PROPOSITION.

Il n'y a que les ennemis publics qui séparent l'intérêt du prince de l'intérêt de l'État.

Dans le style ordinaire de l'Écriture, les ennemis de l'État sont appelés aussi les ennemis du roi. Nous avons déjà remarqué que Saül appelle ses ennemis, les Philistins, ennemis du peuple de Dieu². David ayant défait les Philistins : « Dieu, dit-il³, a défait mes ennemis. » Et il n'est pas besoin de rapporter plusieurs exemples d'une chose trop claire pour être prouvée.

Il ne faut donc point penser ni qu'on puisse attaquer le peuple sans attaquer le roi, ni qu'on puisse attaquer le roi sans attaquer le peuple.

C'était une illusion trop grossière que ce discours que faisait Rabsace, général de l'armée de Sennachérib, roi d'Assyrie. Son maître l'avait envoyé pour exterminer Jérusalem, et transporter les Juifs hors de leur pays. Il fait semblant d'avoir pitié du peuple réduit à l'extrémité par la guerre, et tâche de le soulever contre son roi Ezéchias. Voici comme il parle devant tout le peuple aux envoyés de ce prince⁴ : « Ce n'est pas à Ezéchias, votre maître, que le roi mon maître m'a envoyé ; il m'a envoyé à ce pauvre peuple, réduit à se nourrir de ses excréments. Puis il cria à tout le peuple : Écoutez les paroles du grand roi, le roi d'Assyrie ; voici ce que dit le roi : Qu'Ezéchias ne vous trompe pas ; car il ne pourra vous délivrer de ma main. Ne l'écoutez pas ; mais écoutez ce que dit le roi des Assyriens : faites ce qui vous est utile, et venez à moi. Chacun de vous mangera de sa vigne et de son figuier, et boira de l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vous transporte à une terre aussi bonne et aussi fertile que la vôtre, abondante en vin,

¹ II. Reg. XX, 4, 5, 6.

² I. Reg. XIV, 24.

³ II. Reg. V, 20.

⁴ IV. Reg. XVIII, 27, 28, 29, etc.